

À Matane, au Pied-de-la-Côte

CLÉMENT FORTIN, AVOCAT*

Dans la deuxième moitié du siècle dernier et au début du présent siècle, mes arrière-grands-parents, Marcel Fortin¹ et Julienne Bélanger² vivant à Saint-Simon-de-Rimouski, ont mis au monde dix-huit enfants. À environ un mille de l'église, le chemin du Roi longeait leur terre³.

Pour leur part, à la même époque, mes arrière-grands-parents Marie Castonguay et Ludger (Ulger⁴) Lepage habitaient Rimouski. À plus d'un mille et demi de l'embouchure de la rivière Rimouski, leur terre bordait le Saint-Laurent. C'est là qu'ils mirent au monde treize enfants.

Ni les Fortin ni les Lepage ne se sont singularisés par l'abondance de leur progéniture, car, à l'époque, c'était courant chez les Canadiens français d'avoir des familles nombreuses. Certains ont qualifié ce phénomène d'explosion démographique. D'autres y ont vu l'intervention divine qui assurait la pérennité de la race française en Amérique du Nord. Cependant, des études démographiques ont démontré qu'il ne s'agissait pas d'une situation unique dans le monde.

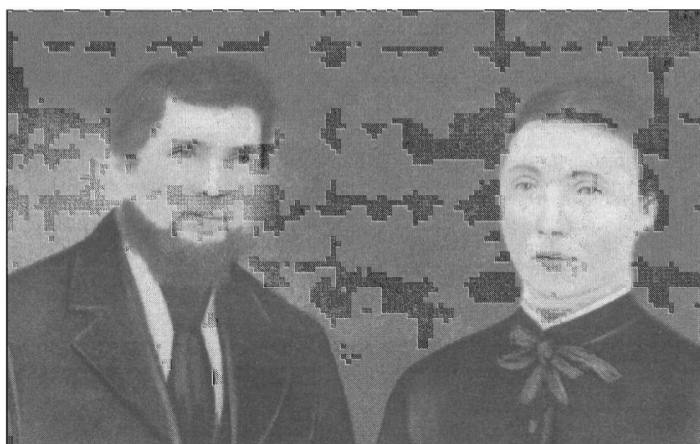
Quoi qu'il en soit, on peut supposer que la terre familiale de Saint-Simon ne pouvait pas les nourrir tous, non plus que celle de Rimouski. La recherche de nouvelles terres à défricher et d'un gagne-pain constituaient le leitmotiv des Canadiens français de l'époque et celui de mes grands-parents en particulier. Ainsi, les circonstances de la vie les ont obligés à essaimer vers des lieux plus propices. Plusieurs se sont laissés séduire par l'aventure américaine alors que d'autres se sont installés sur la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent. Pour sa part, Matane leur offrait plusieurs possibilités : l'agriculture, la pêche,

l'exploitation forestière et l'exercice de divers métiers. Il ne faut pas s'étonner de voir quelques-uns d'entre eux se joindre aux autres pionniers de Matane. Plusieurs membres de ma famille se sont ainsi côtoyés au pied de la côte Saint-Luc, à Matane, vers les années 1900.

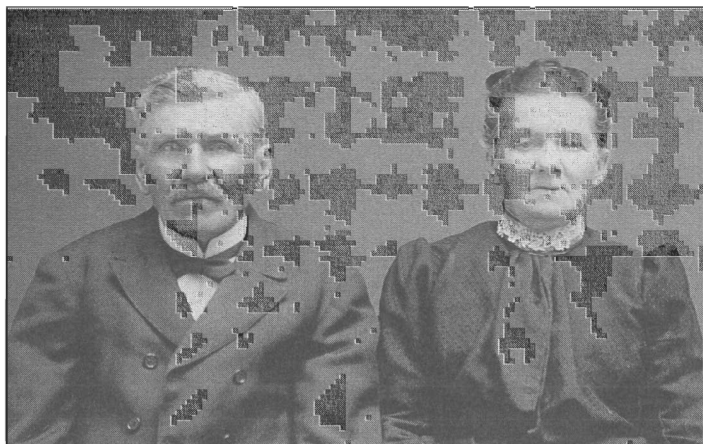
Au Pied-de-la-Côte, un lieu-dit

D'abord, précisons ce que signifiait ce lieu-dit où mes grands-parents se sont d'abord établis. Pour plusieurs, il désignait cette partie du village de Matane située au pied de la côte du Notaire, sur la rive est de la rivière. On a appelé cette côte du nom du notaire Rémy Ouellette qui habitait, au siècle dernier, juste en haut de celle-ci. Intercalée dans le chemin du Roi, cette côte permettait de sortir du village de Matane vers Gaspé. Il en reste encore des traces. Aussi, le visiteur peut voir la naissance de cette côte dont on a barré l'accès avec de gros blocs de béton. La construction d'une nouvelle route plus près des écores a permis d'adoucir

cette pente raide en excavant les contreforts des monts Notre-Dame. Pour d'autres, ce lieu-dit englobait même l'agglomération du pied de la côte Saint-Luc, c'est-à-dire l'ancienne côte qui donnait accès à la route - appelée aussi route de l'Église - qui conduisait vers le village de Saint-Luc.



Marcel Fortin et Julienne Bélanger vers 1851 (collection Louis-France Fortin de Trois-Pistoles).



Ludger (Ulger) Lepage et Marie dite Arsène Castonguay de Rimouski, le père et la mère de Marie-Adèle vers 1904 (collection Clément Fortin).

Il reste encore des vestiges de cette côte : le début de la côte qu'on appelle maintenant la rue Saint-Luc se terminant en cul-de-sac. À l'époque, cette route menait aussi au nouveau cimetière de la paroisse Saint-Jérôme-de-Matane, inauguré au début des années 1920.

Ma mère et d'autres membres de ma famille m'ont aidé à préciser la topographie du lieu de leur naissance et de leur enfance. L'eau de la rivière, m'ont-ils raconté, montait jusqu'au

chemin public. C'est ainsi qu'on désignait alors cette voie publique dans les titres de propriété que j'ai consultés au Bureau des Droits réels. Plus tard, on lui donnera le nom d'avenue d'Amours en l'honneur de Mathieu Damours de Chauffour, premier seigneur de Matane. Par mauvais temps, ont-ils observé aussi, le vent soufflait des vaguelettes qui venaient se briser sur cette voie. Parfois, les grandes marées inondaient tout le chemin.

À une autre époque, des alluvions avaient formé une île dans cette partie de la rivière que les Matanais appelaient la «baie» ou la «savane⁵». Dans cette île, - dans l'Isle comme on disait alors et qu'on orthographiait ainsi dans les vieux documents - séparée du chemin public d'une centaine de pieds, une seule habitation bravait les caprices de l'onde. Son propriétaire, Cléophas Pelletier, navigateur de métier (c'est ainsi qu'on le désigne dans un acte qu'il a passé avec Hermas Grégoire)



Carte du village de Matane vers 1916 montrant la côte Saint-Luc et les environs. C'est cette partie du village qu'on désignait sous le nom de Pied-de-la-Côte. On peut y voir l'emplacement d'Hermas Grégoire et celui d'Alexis Thibeault. Onésime-Élisée Fortin a occupé successivement les emplacements de Bergeron et Métivier. Achille aurait occupé un emplacement donnant sur la côte Saint-Luc même (source SHGM).

.....

était un ami de mon grand-père Grégoire. Ma mère a souvenir d'avoir vu son père, à marée haute, utiliser son chaland pour rendre visite à son ami. On appelle maintenant rue de la Marée, cette rue dont le nom de Saint-Cléophas honorait la mémoire de ce pionnier.

L'hiver, en se recouvrant d'une épaisse couche de glace, l'embouchure de la rivière offrait un raccourci que les gens du Pied-de-la-Côte empruntaient pour se rendre à l'église. À ce propos, ma grand-mère Fortin, qui a vécu dans ce voisinage de 1894 à 1905, décrit l'incident suivant :

Peu avant la belle fête de Noël, je voulais aller à confesse pour avoir le bonheur de communier. Comme d'habitude, je descendis les écores pour traverser la rivière. Quand je m'aperçus que la mer était haute, je ne savais trop que faire, car il était déjà tard. Je vis un peu plus loin un tronc d'arbre qui était déposé là comme pour m'aider à sauter. J'eus la hardiesse de vouloir m'en servir. En y posant le pied, il tourna et je tombai dans l'eau. Ah ! vous devinez bien qu'en cette saison un bain n'est ni désirable ni salutaire. Qu'importe ! Aidée de mon bâton, l'eau jusqu'aux genoux, je réussis à traverser. Ma robe de laine raidit comme une crinoline. Sans tambour ni trompette, je marchai plus vite qu'un dauphin. Heureusement pour moi, à la brunante, il n'y avait presque personne dans l'église. Le gros poêle était rouge. Je m'approchai bien près de sa bienfaisante chaleur et je fis sécher mon linge un peu. Puis, je filai à la sacristie où quelques pénitents attendaient leur tour. J'eus la précaution, en revenant chez moi, de me faire du café de France que je bus sucré et bien chaud. Puis, heureuse et confiante, je retournai à la messe de minuit.

Au début du siècle, un ruisseau coulait encore le long de ce qu'on appelait alors la côte Saint-Luc. En se déversant dans cette partie de l'embouchure de la rivière, qu'un

barachois protège des intempéries de l'estuaire du Saint-Laurent et des courants de la rivière, les eaux y croupissaient et donnaient naissance à un marécage. La lecture d'anciens titres de propriété nous en confirme l'existence, car on s'y réfère en guise de borne. Ainsi, écrivait-on, borné, à l'est, par la rigole⁶ ou par le fossé.

Les castors abondaient dans ce coin de la rivière où ils bâtissaient des huttes et des digues. Des nénuphars, des quenouilles et des lys d'eau agrémentaient le paysage pendant que les grenouilles coassaient leur joie de vivre à tous les villageois. Alors qu'elle n'avait que dix ans - soit vers 1919 -, maman m'a raconté qu'elle se souvenait d'avoir marché sur les huttes de terre et de branchages et les barrages que les castors construisaient dans cette partie de la rivière. Sa mère lui donnait la permission d'aller au bord de l'eau, mais elle devait le faire discrètement pour ne pas y entraîner ses plus jeunes soeurs et les exposer au danger. Quoi qu'il en soit, il importe peu pour les fins de cet écrit que «Pied-de-la-Côte» désigne l'agglomération sise au pied de l'une ou l'autre côte ou les deux à la fois, car c'est au pied de la côte Saint-Luc même que les membres de ma famille se sont d'abord installés.

Le premier Fortin de ma famille à Matane

Achille, le deuxième des enfants de Marcel Fortin et de Julienne Bélanger de Saint-Simon-de-Rimouski, arrive le premier au pied de la côte Saint-Luc pour y exercer le métier de ferblantier. Achille est né le 12 septembre 1852. Frère aîné et parrain de mon grand-père, il est venu s'établir à Matane vers 1870. À l'âge de 29 ans, il a épousé Élise Boucher, le 10 juillet 1881, à Saint-Simon-de-Rimouski (ou le 12 juillet 1881 à Saint-Mathieu selon le répertoire des mariages de Rimouski). C'est au pied de la côte Saint-Luc qu'il s'est établi en arrivant à Matane. Dans un acte notarié, il se déclare marchand et ferblantier. Selon le répertoire des baptêmes de la paroisse Saint-Jérôme-de-Matane, il aurait eu trois enfants de ce premier mariage⁷. Son épouse, Élise Boucher,

meurt le 30 mai 1886 à Matane.

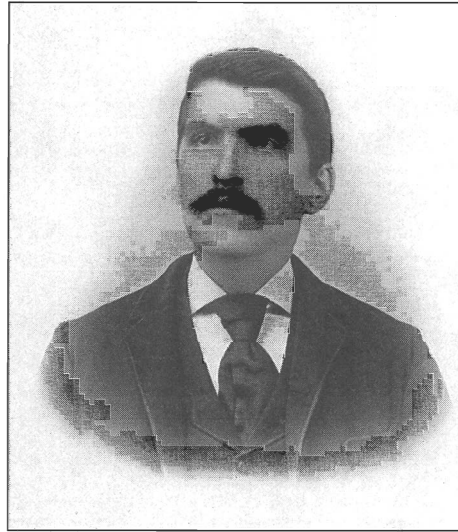
Achille se remarie à Céline Hudon-Beaulieu le 18 janvier 1888. Ce faisant, il fait donation de presque tous ses biens à son épouse dont l'immeuble qu'il possède au pied de la côte Saint-Luc. Le 30 septembre 1888 est née de ce deuxième mariage, Justine Rose-Emma. Achille meurt à l'âge de 38 ans, en juillet 1890. La veuve d'Achille se remarie à Édouard Bernier en 1893. Selon le registre de la Société d'histoire et de généalogie de Matane, pour Édouard Bernier, il s'agissait d'un deuxième mariage⁸.

Onésime-Élisée Fortin

Arrivé chez son frère Achille à l'âge de onze ans, pour apprendre le métier de ferblantier, le jeune Onésime-Élisée devra voler de ses propres ailes dès l'âge de 19 ans. Le décès prématuré d'Achille, en 1890, l'oblige à se lancer en affaires avant même d'avoir atteint sa majorité. Comme à cette époque l'âge de la majorité est établi à 21 ans, son père interviendra dans un acte notarié pour lui permettre d'acheter sa première maison. Moyennant la somme de deux cent cinquante dollars, il se fait consentir une promesse de vente d'un immeuble (connu plus tard sous le numéro civique 158, avenue d'Amours) à l'angle de l'avenue d'Amours et de la rue de la Marée. Onésime-Élisée en prend possession le 1^{er} juillet 1890 et y établit une boutique de ferblantier et une quincaillerie⁹. Le 8 janvier 1894, il épouse à Saint-Simon Marie-Adèle Lepage, âgée de vingt ans. L'extrait de mariage que j'ai en ma possession confirme cette dernière date.

Voici comment grand-maman décrit sa demeure en arrivant à Matane :

Une maisonnette bâtie sur un quai que la mer débordante vient contourner les trois quarts. J'ai trois pièces. Mon mari occupe la quatrième pour son commerce. Elle est plus grande, mais il est encore trop à l'étroit. J'ai un petit vivoir, une chambre recouverte d'un joli tapis de laine et une cuisine qui n'est pas très grande. C'est en attendant d'avoir mieux.



Marie-Adèle Lepage et Onésime-Élisée Fortin à leur mariage en 1894 (collection Clément Fortin).

Cette maison est devenue plus tard la propriété de Roméo Voyer, agent d'assurances. Elle a subi quelques transformations depuis le temps de mes grands-parents¹⁰.

Avec la naissance de leur premier enfant, les Fortin se sentent de plus en plus à l'étroit dans leur maison. Aussi, Onésime-Élisée cherche une maison plus spacieuse. Il en achète une nouvelle située au coin sud-est du pied de la côte Saint-Luc. Depuis le temps où mes grands-parents ont occupé cette maison, elle a été rénovée et transformée en deux logements. On la désigne maintenant sous les numéros civiques 169 et 171, à l'angle de l'avenue d'Amours et de la rue Saint-Luc. Je laisse ma grand-mère Fortin nous décrire sa nouvelle maison :

Vers le printemps¹¹, mon mari acheta une maison à deux étages, en sorte qu'il avait tout le bas pour lui et ce n'était pas trop. Le haut nous servait de logis privé. J'avais quatre pièces : un salon, une salle à manger, une cuisine et une chambre à coucher. Ce n'était pas encore bien grand. Un peu plus tard, mon père vint nous finir le troisième étage, ce qui nous donna des chambres pour nos enfants et pour les visiteurs. J'étais fière de mon petit logis. Il nous coûtait cher de fatigue. (...) Chaque avantage

comporte ses désagréments. Nous étions loin de tout, de l'église, du bureau de poste et des magasins. Notre petite maison, haute de trois étages et mal ajustée dans les entures, craquetait à tous les vents. Comme j'étais peureuse, souvent, je passais des nuits blanches surtout quand le vent soufflait du Sud. Alors venant du long de la rivière comme en un couloir, il s'abattait rageusement sur notre nid qu'il secouait vigoureusement. Mon mari me disait en riant : «C'est commode... pendant que tu guettes le temps, je n'ai qu'à dormir mollement en me faisant bercer».

Onésime-Élisée et Marie-Adèle habitent le Pied-de-la-Côte jusqu'à l'automne de 1905, année où ils s'installent dans la rue Édouard (devenue plus tard l'avenue Saint-Jérôme).

Paulin Lepage

Paulin Lepage, le frère aîné de ma grand-mère paternelle, est né à Rimouski le 5 mars 1864. Il avait épousé Eugénie Lepage le 11 juin 1894 à Fall River, Massachusetts. Horloger-bijoutier et opticien, il a exercé son métier à Lowell, Massachusetts, pendant quelques années. En revenant des États-Unis, il manifeste l'intention d'aller s'installer au Nouveau-Brunswick. Sa soeur lui fait valoir les

perspectives qu'offre alors le village de Matane. C'est ainsi qu'il vient, lui aussi, s'établir au Pied-de-la-Côte en 1900¹². Il fait d'abord l'acquisition de la maison voisine d'Onésime-Élisée (située à l'actuel numéro civique 181) dans l'avenue d'Amours. Cette maison deviendra plus tard la propriété d'Hermas Grégoire. À ce propos, voici les notes de ma grand-mère :

Dans cette même course à Rimouski, je vis mon frère avec son intéressante petite famille. Il laissait les États-Unis pour venir s'installer en Canada. Il avait l'idée d'aller poser sa tente au Nouveau-Brunswick. Je lui conseillai fortement de venir en notre place, l'assurant d'un bon avenir. Un après-midi que j'étais allée faire une visite à un malade, Marie-Adèle vint m'avertir qu'il y avait de la visite à la maison. C'était mon frère et sa jeune épouse qui nous faisaient cette surprise. Ils trouvèrent la place de leur goût et peu après, ils vinrent s'installer notre voisin.

Mon mari de même eut le plaisir de voir un de ses frères venir avec sa famille demeurer par ici. Ces trois familles bien liées se réunissaient souvent et n'en firent qu'une. Dans le temps des fêtes, nous donnions des repas à tour de rôle. J'aimais la femme de mon frère comme une soeur. Nous étions si souvent ensemble que tous nous prenaient pour les deux soeurs. On trouvait qu'on se ressemblait, que nous avions le même air. Nous allions aussi souvent veiller chez mon beau-frère Louis avec tous nos enfants. (...)

Mon frère qui se trouvait trop à l'étroit et dont la famille augmentait s'acheta une maison sur la grand-rue (rue Édouard, devenue plus tard l'avenue Saint-Jérôme). Je remerciai le bon Dieu pour lui de lui avoir fait cette faveur. De les voir s'éloigner de nous, j'en ressentis dans mon coeur un peu d'amertume. Cependant, nous nous visitions souvent. C'était une

*grande joie pour nos chers enfants
d'avoir encore l'avantage de
pouvoir se réunir (...)*

Vers 1904, les Lepage s'établissent dans une nouvelle demeure de la grande-rue. L'horloger-bijoutier-opticien licencié, Paulin Lepage, annonce son commerce dans le **Cri de l'Est** du vendredi 14 juin 1912. Il invite notamment les Matanais à venir se faire examiner la vue à son établissement. Dans cette publicité, il donne la rue Édouard comme étant l'adresse de son établissement¹³. Paulin décède en 1944. Son fils Philippe lui succédera dans son commerce jusqu'à son décès survenu le 11 octobre 1973. Depuis, Roger, un fils de Philippe, assure la relève.

Senneville Fortin et Alexis Thibeault

Habite aussi au Pied-de-la-Côte, Senneville Fortin, une soeur aînée d'Onésime-Élisée et sa marraine. Elle avait épousé Alexis Thibeault le 18 janvier 1889 à Matane. Alexis Thibeault et Senneville Fortin ont trois enfants¹⁴.

Le 17 avril 1905, Alexis Thibeault¹⁵, menuisier résidant à Saint-Jérôme-de-Matane achète d'Eustache Dionne, cultivateur du même lieu un immeuble au coin nord est de l'avenue d'Amours et de la rue de la Marée.

Le 22 avril 1930, Alexis Thibeault, cultivateur (ci-devant menuisier), fait donation à son fils Adélarde de sa maison au pied de la côte Saint-Luc. Son fils s'engage cependant à garder, dans sa demeure, sa mère née Senneville Fortin et son père jusqu'à leur décès.

Le 21 février 1939, Adélarde épousera Évangéline dite Arsène-Emma, une fille d'Onésime-Élisée et de Marie-Adèle Lepage, née le 7 décembre 1896. Ils habiteront, eux aussi, le Pied-de-la-Côte jusqu'au décès d'Évangéline survenu le 6 février 1945.

Hermas Grégoire

Originaire de Sainte-Agathe-de-Lotbinière, mon grand-père maternel Hermas Grégoire¹⁶, charbon et peintre ornemental de métier, vient s'établir à Matane en 1904. Il achète la maison que Paulin Lepage occupait quelque temps auparavant. Elle est décrite dans l'acte de vente comme étant une maison



La maison à toit français que Paulin Lepage a habitée avec sa famille et qu'Hermas Grégoire a achetée dès son arrivée à Matane en 1904. Assis dans l'escalier, Hermas, et de gauche à droite, son épouse Georgianna, ses enfants Georgette et Georges-Henri, sa soeur Marie-Anna et sa tante et marraine Emma Proulx de Sainte-Agathe-de-Lotbinière (collection Clément Fortin).



Vue du Pied-de-la-Côte en 1911. Georgette Grégoire à l'âge de deux ans (collection Clément Fortin).

à toit français.

La boutique¹⁷ de grand-papa Grégoire était construite sur des croûtes de cèdre, au nord de l'avenue d'Amours, du côté de la baie. Au début, il n'y avait aucune

habitation derrière son établissement. Avec le temps, à la manière des Hollandais, des riverains audacieux ont réclamé à la rivière, le sol nécessaire à la construction de leur demeure.

Ernest Fortin

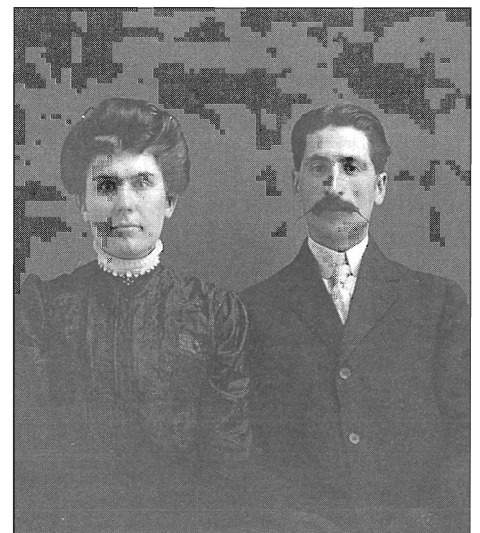
Ernest Fortin, un frère cadet d'Onésime-Élisée, est né en 1879, à Saint-Simon-de-Rimouski. Le 13 janvier 1903, il épouse Célestine Beaulieu. Le printemps suivant, le couple s'établit à Balmoral, au Nouveau-Brunswick. Le 16 décembre 1903, Ernest et Célestine accueillent un premier enfant qu'ils prénomment Joseph. Leur séjour au

N o u v e a u -
Brunswick est
écourté, car au
cours de l'année
1904, ils revien-
nent au Québec et
s'installent à
Sainte-Luce. En
1905, il se fait
meunier au moulin
à farine de
Sainte-Luce, pro-
priété de Price
Brothers. En 1909,
la compagnie
Price lui offre de
devenir meunier à
Matane. La famille
Fortin, qui compte
alors cinq enfants,
vient s'installer à
Matane. Ernest y
travaille comme

meunier jusqu'en 1919¹⁸. La compagnie Price convertit dès lors ce moulin en maison de pension pour ses employés et ses grandes caves lui servent d'entrepôt jusqu'à sa destruction par le feu en 1925¹⁹.

Vers 1919, Ernest devient cultivateur en achetant une terre en demi-culture sur la Côte-Saint-Paul, à Matane. Il s'en départit vers 1930.

Devenu veuf en 1930, il épouse, à l'âge de 69 ans, Rosa Fortin alors âgée



Ernest Fortin avec sa première épouse Célestine Beaulieu à l'occasion de leur mariage en 1903 (collection Clément Fortin).

de 47 ans. Rosa est une fille d'Achille, son frère aîné décédé en 1889. Pendant cinq ans environ, le couple habitera la maison d'Alexis Thibeault au pied de la côte Saint-Luc. Aucun enfant n'est issu de cette union.

Vers 1935, Ernest et Rosa Fortin déménagent à Trois-Pistoles. Ernest travaille d'abord dans un moulin à carder et quelque temps plus tard, dans une scierie jusqu'à sa retraite. Il décède subitement, le 18 décembre 1955, à l'âge de 76 ans, Rosa l'ayant précédé dans la mort quelques années auparavant.

Cette brève incursion dans le passé de mes grands-parents et arrière-grands-parents me donne une idée de ce qu'était alors le lot des Canadiens français qui vivaient sur la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent. Sans peine, je peux m'imaginer le déchirement qu'ils ont vécu en voyant plusieurs des leurs s'expatrier aux États-Unis pour gagner leur vie. Le retour de quelques-uns d'entre-eux, déçus de leur aventure, en a réjoui certains. Mais la plupart de ces exilés ne reviendront jamais et leur postérité deviendra américaine. Par bonheur, ceux qui s'étaient agrippés obstinément aux rives du Saint-Laurent bénéficieront enfin des retombées économiques que provoquera l'exploitation de leurs richesses forestières.

Par ailleurs, ces pionniers du Pied-de-la-Côte ont démontré beaucoup de docilité et de patience envers leurs chefs religieux et civils. Les premiers leur ont imposé une église à l'autre extrémité du village malgré leur rouspétance. L'hiver, la rivière se transformait en un pont de glace et diminuait heureusement la distance qui les séparait. Les seconds leur ont construit tous les services publics et les écoles «de l'autre bord de la rivière»: le bureau de poste, le palais de justice, l'hôtel de ville, le couvent des Soeurs du Bon-Pasteur, l'académie Saint-Antoine, etc. Ils attendront jusqu'en 1938 qu'on construise sur la rive est de la rivière l'école d'Amours, sur

l'emplacement du premier couvent des Soeurs du Bon-Pasteur.

Comment ont-ils pu se résigner à une injustice aussi flagrante alors qu'ils constituaient, au début avec Petit-Matane, le plus fort de la population? «*Au Pied-de-la-Côte, comme l'écrivait ma grand-mère Fortin, nous étions loin de tout*». On comprend dès lors la décision de Paulin Lepage et d'Onésime-Élisée Fortin de déménager dans l'avenue Saint-Jérôme.

Au fil des ans, la construction de murs de soutènement et le remplissage ont transformé cette partie de la berge de la rivière Matane en un quartier attrayant, une sorte de «cité lacustre» pourrait-on dire.

Les fidèles du Pied-de-la-Côte devront patienter jusqu'en 1947 pour participer à la fondation de la paroisse Saint-Rédempteur. Arrivé en 1904, mon grand-père Hermas Grégoire aura attendu ce grand événement pendant quarante-trois ans. Le 21 novembre 1948, soit plus de cinq années avant son décès survenu le 29 juin 1953, il est élu marguillier de sa nouvelle paroisse. Enfin, le temps se chargeait de rendre justice à cette partie de la ville devenue la plus populeuse. Ces dernières années, le CÉGEP, les écoles Marie-Guyard, Zénon-Soucy et une polyvalente notamment témoignent du dynamisme de l'une des plus belles paroisses de Matane.

Le Pied-de-la-Côte évoque de beaux souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. La rédaction de cet article m'a permis de les raviver à ma mémoire et d'en partager quelques-uns avec vous.

Notes

* L'auteur remercie de leur collaboration sa mère Georgette Grégoire et sa tante Honorine Grégoire (toutes deux habitant Matane), son oncle Léo Grégoire (résidant à Saint-Antoine-des-Laurentides), René Daoust, prêtre (résidant à Montréal), ses cousins issus de germains Bruno Fortin (fils de Charles-Eugène de Trois-Pistoles), Anne-Marie Fortin Dugas (fille d'Ernest résidant à Matane) et Étienne Fortin (fils de Joseph de Saint-Ulric-de-Matane), sa cousine Gisèle Fortin (supérieure des Ursulines à Gaspé), ses cousins Marcel Fortin et Clément Thibeault (tous deux habitant Québec), Johanne Bélisle, secrétaire-trésorière de la municipalité de Saint-Simon, Claudette Marquis (épouse de Fernand Bélanger) et Gilbert Rioux (résidant à Saint-Simon).

1 Un descendant de Julien Fortin, Charles, l'ancêtre de Marcel, avait épousé Xaintes, une soeur de Marie Cloutier, épouse de Jean-François Bélanger: Voir Léon Bélanger, **L'islet 1677-1977**, p. 23. Dans un article intitulé «*Georgette Grégoire et Louis de Gonzague Fortin: mes parents*» dans **Au pays de Matane**, vol. XXXI, no 1, avril 1996, p. 31, je retrace notamment la généalogie des Fortin.

2 Julienne Bélanger est une descendante de Jean-François, fils de François Bélanger, seigneur de Bonsecours: Voir Léon Bélanger, **op. cit.** p. 23.

3 Elle est maintenant la propriété de Gilbert Rioux.

4 Le nom d'Ulger (ortographié ainsi) Lepage est inscrit sur la carte de la seigneurie de Rimouski.

5 **Glossaire du Parler français au Canada.** On donne ici au mot «baie», le sens qu'il avait en vieux français «bais» soit celui de marais ou d'eau stagnante et au mot «savane», le sens de terrain marécageux, humide. Pour une définition semblable du mot «savane», voyez aussi Louis-Alexandre Bélisle, **Dictionnaire nord-américain de la Langue française**, Beauchemin, Montréal, 1979.

-
- 6 **Glossaire du Parler français au Canada**, Rigolet, petit ruisseau. Dial. - Rigolet = ruisseau, petite tranchée pour irriguer les prairies, rigole, Normandie; = fossé, Ardenne.
- 7 Le 8 juillet 1882, est né Désiré Fortin, fils d'Achille, ferblantier et d'Élise Boucher, parrain Simon Pippe, marraine Émilie Richard; le 1 septembre 1883, est née M. Ilda Fortin, fille d'Achille et d'Élise Boucher, parrain François Dionne, marraine Ombéline Michaud; le 1 janvier 1886, est né Elzéar Fortin, fils d'Achille et d'Élise Boucher, parrain Elzéar Charest, marraine Senneville Fortin.
- 8 Une note indique qu'il faut chercher sous Étienne-Édouard mais je n'ai rien trouvé sous ce nom.
- 9 Antoine Gagnon et coll., **Histoire de Matane 1677-1977**, Matane, Société d'histoire de Matane, 1977, p. 380.
- 10 Comme les titres n'étaient pas clairs, Roméo Voyer s'est adressé à la Cour supérieure pour obtenir un jugement déclaratoire de propriété. Le 13 avril 1951, la Cour supérieure de Rimouski rendait un jugement (no 13098) confirmant que Roméo Voyer jouissait dorénavant, à l'égard de cette propriété, de titres clairs.
- 11 Onésime-Élisée aurait acheté cette maison en 1895, soit après la naissance de leur premier enfant Marie Élise Senneville, décédée en 1905.
- 12 Antoine Gagnon, **op. cit.**, p. 381-382. On souligne que la Bijouterie Lepage, fondée en 1900, compte parmi les plus vieux commerces de Matane. À la page 405, on signale que Paulin Lepage participe à la fondation de la Chambre de Commerce de Matane en 1913 et qu'il a droit au titre de «Père» de cet organisme.
- 13 **L'Histoire au Pays de Matane**, vol. XV, no 11, décembre 1980, p. 47. Voyez aussi dans cette même revue Romain Pelletier, «*Naissance et évolution de la presse écrite à Matane*», vol. XXII, no 1, avril 1987, p. 21.
- 14 Alma (née en août 1893, est décédée à Matane le 6 décembre 1917 à l'âge de 24 ans et 4 mois) Adélard et Alphéda.
- 15 En 1913, il participe à la fondation de la Chambre de Commerce de Matane. Voir Antoine Gagnon, **op. cit.**, pp. 405-406.
- 16 Clément Fortin, «*Hermas Grégoire et Georgianna Morin : des pionniers de Matane*», dans **Au pays de Matane**, vol. XXIX, no 2, octobre 1994, pp. 2-9.
- 17 Antoine Gagnon, **op. cit.**, p. 379.
- 18 **Ibid.**, p. 361. Incendié en 1925, ce moulin à farine ne sera pas reconstruit.
- 19 J.A. Vézina, «*La compagnie Prince à Matane*» (2), dans **Revue d'Histoire au pays de Matane**, vol. 11, no 11, juillet 1967.